

CHAPTER 1

HONNEUR, OSTENTATION ET VIRALITE : PAROLE JUVENILE ET RECOMPOSITION DES NORMES A KANO

Adamu, Abdullahi Muhammad

Department of Translation and Interpretation

Nigeria French Language Village, Ajara-Badagry, Lagos State

Email: aamjega@gmail.com

08031383803

<https://orcid.org/0009-0000-8563-8262>

Alhassan Khadijat

Department of French

Shehu Shagari College of Education, Sokoto, Sokoto State

Email: khadijatalhassan71@gmail.com

08030538776

Abstract

1. This study presents the sociolinguistic and performative dimensions of two viral Hausa expressions: *baza capacity* (to show off one's means) and *kare mutunci* (to protect one's honor), popularized by micro-influencer Abdul Turaki in the urban context of Kano, Nigeria. Using a qualitative discourse

analysis of digital content (videos, comments and posts), this paper demonstrates how these expressions function as linguistic acts with normative power. They not only reflect youth aspirations and frustrations in precarious social conditions but also reshape ethical standards and social recognition mechanisms. By drawing on critical sociolinguistics, pragmatics and African youth language studies, this article reveals how digital discourse can legitimize transgressive behaviour and redefine urban masculinity. The paper calls for educational strategies to re-anchor speech within ethical and community-based frameworks.

Keywords: *critical sociolinguistics, performative language, urban youth, social media, social norms*

Résumé

Cette étude présente les dimensions sociolinguistiques et performatives de deux expressions hausa virales : *baza capacity* (étaier ses moyens) et *kare mutunci* (protéger son honneur), popularisées par le micro-influenceur Abdul Turaki dans la ville de Kano (Nigéria). À partir d'une analyse discursive qualitative d'un corpus numérique (vidéos, commentaires, publications), cet article montre comment ces expressions agissent comme des actes de langage normatifs. Elles reflètent les aspirations et les tensions sociales d'une jeunesse marginalisée, tout en participant à une redéfinition des normes morales, des statuts sociaux et des formes de reconnaissance. S'inscrivant dans les cadres de la sociolinguistique critique, de la pragmatique et des études sur les langues juvéniles africaines, cette analyse met en lumière la façon dont la parole

numérique peut légitimer des conduites transgressives et recomposer les figures de la masculinité urbaine. L'article appelle à une réflexion éducative sur la réappropriation éthique du langage.

Mots-clés : *sociolinguistique critique, langage performatif, jeunesse urbaine, réseaux sociaux, normes sociales*

Introduction

L'évolution contemporaine des pratiques langagières en milieu hausa urbain, notamment à Kano, reflète une dynamique d'appropriation discursive par une jeunesse en quête de visibilité sociale. Parmi les figures populaires qui cristallisent ces mutations, Abdul Turaki, vendeur de téléphones devenu micro-influenceur, s'illustre par des expressions à forte charge sociale telles que *baza capacity* (faire étalage de ses moyens) et *kare mutunci* (protéger son honneur). Ces formules, d'apparence anodine, ont connu une diffusion virale sur les réseaux sociaux, où elles sont devenues des mots d'ordre implicites légitimant des comportements parfois extrêmes, notamment chez les jeunes marginalisés. Ce phénomène soulève des interrogations fondamentales sur la puissance performative du langage et son rôle dans la reconfiguration des normes morales, économiques et identitaires.

Plusieurs travaux ont déjà mis en lumière le lien entre langage et structuration des représentations sociales. Kiessling et Mous (2004) ont montré que les langues de la jeunesse africaine se constituent en outils de distinction, de transgression et de construction identitaire dans les centres urbains. Dans le contexte nigérian, Oloruntoba-Oju (2020) et Hurst-Harosh & Nassenstein (2022)

ont analysé les langues urbaines (notamment le pidgin, les variétés mixtes yoruba-anglais ou hausa-anglais) comme espaces de reconfiguration linguistique et idéologique. Cependant, peu d'études se sont concentrées sur le discours hausa numérique et sa capacité à légitimer certaines formes de déviance sociale à travers des slogans répétés. Les expressions utilisées par Abdul Turaki représentent ainsi un cas d'école pour l'étude des dérives performatives du langage dans un contexte de fragilité socioéconomique.

Cette étude s'inscrit dans le cadre théorique de la sociolinguistique critique (Bourdieu, 1991 ; Blommaert, 2005), qui considère la langue comme un espace de luttes symboliques. Elle s'appuie également sur la pragmatique linguistique, notamment la théorie des actes de langage d'Austin (1962), pour analyser les effets illocutoires et perlocutoires des expressions étudiées. Enfin, elle mobilise les apports des travaux sur les langues de la jeunesse et leur viralité numérique (Chukwu, 2023 ; Ibrahim, 2024) pour situer ces phénomènes dans un cadre africain contemporain.

La méthodologie adoptée est qualitative et s'appuie sur un corpus numérique constitué de vidéos postées par Abdul Turaki, de commentaires d'internautes sur TikTok et Facebook, et de publications dérivées qui reprennent ou détournent les expressions concernées. Ce corpus est soumis à une analyse discursive selon une grille pragmatique (actes de langage, intention, réception), enrichie par une lecture sociolinguistique des interactions verbales et de leur portée sociale.

Ce travail s'organise en trois parties. La première explore le profil linguistique du hausa utilisé en zone urbaine à travers les expressions *baza capacity* et *kare*

mutunci, en les situant dans le système sociolinguistique local. La deuxième examine la fonction performative de ces discours et leur rôle dans la déstabilisation des normes morales. Enfin, la troisième partie s'intéresse aux implications sociales plus larges de cette dynamique langagière : comment le mot devient acte, et comment l'acte, souvent déviant, trouve une justification symbolique dans le langage.

Le hausa urbain et l'émergence de slogans identitaires : analyse sociolinguistique des discours de rue à Kano

La langue hausa, majoritairement parlée dans le nord du Nigeria et au-delà du Sahel, connaît de profondes mutations en milieu urbain. À Kano, épicentre linguistique et commercial, le hausa standard cohabite avec des formes populaires issues d'interactions constantes entre locuteurs de milieux sociaux divers, souvent jeunes, et fortement influencés par la technologie, la musique et la culture de rue. Ces formes urbaines du hausa donnent naissance à des expressions idiomatiques, parfois éphémères, mais qui peuvent s'imposer durablement comme des marqueurs identitaires puissants.

L'émergence de mots comme *baza capacity* et *kare mutunci* relève de ce que Kiessling et Mous (2004) appellent les langues hybrides juvéniles, qui combinent code-switching, néologismes, altérations morphologiques et références culturelles internes. Ces expressions sont enracinées dans des contextes de tension économique et sociale, où la quête de visibilité et de respect devient centrale. Elles ne se limitent pas à la description d'une réalité : elles la modèlent activement.

Le slogan *baza capacity*, littéralement « étaler la capacité », est une construction hybride : le verbe *baza* (étaler, exposer) est hausa, tandis que *capacity*, emprunt direct à l'anglais, désigne la puissance, la richesse, ou toute forme de capital symbolique ou matériel. Ce mot d'ordre fonctionne comme une injonction sociale implicite : il invite à prouver sa valeur en affichant des signes extérieurs de réussite. Il relève de ce que Bourdieu (1991) nomme le capital symbolique performatif : le simple fait de prononcer ou revendiquer *baza capacity* suffit à activer une série d'attentes sociales : posséder, dominer, impressionner.

Quant à *kare mutunci* (protéger son honneur), expression plus ancrée dans la tradition hausa, elle connaît un glissement sémantique important. Traditionnellement liée aux valeurs de modestie, de respect familial et de retenue morale, *kare mutunci* est aujourd'hui réinvestie par la jeunesse comme justification de gestes extrêmes : voler pour préserver son image, consommer pour éviter l'humiliation, répondre avec violence pour « ne pas perdre la face ». Ce déplacement de sens montre comment le langage conserve sa forme tout en changeant radicalement de fonction (Blommaert, 2005).

Ces deux expressions, en apparence simples, illustrent la capacité du langage populaire hausa urbain à produire des normes implicites, dont l'efficacité repose sur la répétition, l'intonation, le contexte, et surtout la viralité via les réseaux sociaux. Des plateformes comme TikTok ou Facebook jouent un rôle essentiel dans la diffusion de ces formes langagières. Elles permettent une circulation rapide, horizontale, qui transforme le discours de rue en normes comportementales. Comme l'a montré Chukwu (2023), les expressions virales constituent un véritable « code d'honneur numérique » qui s'impose comme référentiel dans les interactions en ligne comme hors ligne. L'analyse du hausa

urbain à travers ces deux cas permet donc de cerner les logiques internes d'une langue en mutation. Non seulement en termes de formes lexicales et syntaxiques, mais surtout en termes de fonctions sociales

Performativité du langage et légitimation de la déviance : le mot comme arme sociale

Dans les communautés urbaines du nord du Nigeria, la parole n'est pas seulement un vecteur de communication : elle constitue un acte social, un moyen de situer son statut, de s'imposer, de résister ou d'agir. L'usage d'expressions telles que *baza capacity* et *kare mutunci*, popularisées par Abdul Turaki, révèle une dynamique linguistique où les mots ne décrivent pas la réalité, mais la construisent, la déforment ou l'autorisent. Cette force du langage rejoint la notion de performativité développée par Austin (1962) et prolongée par Bourdieu (1991) : dire, c'est faire.

À travers *baza capacity*, les jeunes sont incités à produire une mise en scène verbale de la puissance. Il ne s'agit pas uniquement de dire qu'on a les moyens, mais de les montrer, coûte que coûte, par des signes extérieurs de richesse. Dans ce contexte, l'affirmation discursive devient une pression sociale implicite, poussant certains à adopter des comportements à risques : achat d'objets de luxe à crédit, vols d'objets de valeurs et endettement pour maintenir une image. L'expression fonctionne alors comme un acte illocutoire prescriptif (Austin, 1962) : elle suggère une action à entreprendre pour ne pas être disqualifié socialement. Ce phénomène est amplifié par les interactions en ligne, où chaque vidéo virale devient un modèle à reproduire (Chukwu, 2023).

De son côté, *kare mutunci*, jadis associé à des valeurs de retenue et d'honneur familial, subit un renversement de paradigme. Aujourd'hui, elle est souvent invoquée pour justifier une attitude agressive, un acte de vengeance, ou une forme de violence symbolique. Dans de nombreuses vidéos partagées sur TikTok ou Instagram, des jeunes utilisent cette expression pour légitimer des réactions impulsives, comme la confrontation publique, la dénonciation ou la provocation. Ainsi, la parole ne se contente pas de refléter la norme sociale : elle la produit et l'actualise, en rendant acceptable ce qui était auparavant marginal.

Selon Blommaert (2005), la performativité discursive dans les espaces numériques repose sur une économie d'autorité et de légitimité : un discours viral, massivement relayé, acquiert un pouvoir structurant. C'est ce que l'on observe chez Abdul Turaki, dont les vidéos, commentaires et reprises en ligne fonctionnent comme des rituels d'authentification (Androutsopoulos, 2014), où l'usage des expressions codifiées donne aux locuteurs une appartenance à une communauté valorisée : celle des jeunes "capables", "respectés", "intouchables". Cette légitimation discursive d'attitudes déviantes est facilitée par la structure du hausa urbain contemporain : langue souple, hautement contextuelle, propice aux doubles sens, aux allusions et aux métaphores sociales. L'efficacité des slogans analysés réside dans leur ambiguïté stratégique : ils peuvent être compris comme des maximes morales ou comme des appels à l'affirmation violente de soi. Cette polyphonie interprétative (Bakhtine, 1984) renforce leur diffusion et leur pouvoir d'action. La parole devient alors un outil de contournement moral. Ce n'est pas la transgression qui est nouvelle, mais son mode de justification : elle passe désormais par des formules devenues «

légitimes » parce qu'ancrées dans le discours public, massivement repris, célébré et banalisé.

Recomposition des normes sociales et glissements éthiques dans le discours hausa numérique

L'usage répété des expressions *baza capacity* et *kare mutunci*, popularisées dans l'espace numérique par des figures comme Abdul Turaki, dépasse le simple phénomène de mode linguistique. Il engendre une reconfiguration en profondeur des normes sociales, en particulier celles liées à la valeur individuelle, à l'honneur, au statut, et à la réussite. Ces glissements s'effectuent par le langage, dans un processus sociolinguistique où les mots redéfinissent les hiérarchies symboliques. La jeunesse urbaine hausa, confrontée à un contexte de précarité, de chômage et de déséquilibres sociaux, cherche des moyens alternatifs de reconnaissance. Le langage numérique, par son accessibilité et sa capacité de diffusion virale, devient un levier puissant pour affirmer une identité sociale revalorisée. Ainsi, la capacité à *baza capacity* remplace peu à peu les marqueurs traditionnels du mérite : effort, respectabilité et humilité par des signes visibles et immédiats : vêtements de luxe, téléphones, véhicules, ou influence en ligne. Ce phénomène illustre ce que Bourdieu (1991) appelait la transformation du capital symbolique : dans l'économie discursive actuelle, la capacité de performer une image de puissance, même fictive, suffit à inverser les rapports de domination. Un locuteur marginalisé peut, par le simple usage des bons slogans, accéder à une reconnaissance symbolique, voire devenir un modèle. Le langage devient ainsi un instrument de renversement des normes : ce n'est plus l'agir moral, mais l'apparence discursive de la puissance qui définit l'individu.

Plus encore, *kare mutunci*, expression historiquement liée aux codes moraux traditionnels (hankali, kunya, ladabi), glisse progressivement vers une rhétorique de l'affirmation de soi par tous les moyens, y compris au détriment des autres. Comme l'a montré Blommaert (2005), les glissements de sens dans les discours viraux ne sont jamais neutres : ils sont liés à des rapports de force, à des résistances symboliques et à des reconfigurations culturelles. Dans le cas hausa, la revendication de l'honneur devient le prétexte d'une violence discursive, parfois physique, qui se légitime par l'autorité du mot. La conséquence directe est la déstabilisation des repères sociaux. Dans l'univers linguistique d'Abdul Turaki, le "mutum mai hankali" (homme raisonnable) est désormais moins valorisé que le "mutum mai capacity" (homme au pouvoir ostentatoire). L'échelle des valeurs s'inverse : ce ne sont plus la discrétion, la retenue ou la piété qui fondent l'honneur, mais la visibilité, la domination verbale et la démonstration matérielle. La parole, par sa viralité, produit une nouvelle hiérarchie sociale, où le statut n'est pas attribué selon la vertu, mais plutôt selon l'efficacité langagière. En ce sens, le discours hausa urbain devient un espace de recomposition axiologique. Il reconfigure ce qui est considéré comme bien ou mal, noble ou honteux, en fonction de l'usage linguistique. Le mot, dès lors, devient à la fois outil de pouvoir et miroir d'une société en tension : il révèle les fractures sociales tout en les consolidant par des pratiques discursives désormais normalisées.

Analyse discursive des slogans : entre performativité et stratégies d'autorité

***Baza capacity* : l'ostentation comme acte de langage**

L'expression *baza capacity* (litt. « étaler sa capacité »), répétée dans de nombreuses vidéos d'Abdul Turaki, fonctionne comme un acte de langage prescriptif. Elle n'est pas une simple description, mais une injonction implicite : affiche ce que tu possèdes, ou tu seras invisible.

Extrait 1 TikTok, janvier 2024 (traduction libre)

“Idan baka baza capacity ba, za su raina ka!” (“Si tu ne montres pas ce que tu vaux, on va te sous-estimer!”) Ici, l'impératif *baza* est renforcé par une conséquence sociale négative (*raina* = sous-estimer). Le discours n'est donc pas neutre : il construit une norme sociale, où l'invisibilité devient un risque moral. Cette logique rejoint ce que Bourdieu (1991) appelle le *capital symbolique performatif* : le locuteur acquiert un statut non pas par ce qu'il est, mais par ce qu'il donne à voir et à entendre. Sur les réseaux sociaux, ce mot d'ordre s'accompagne souvent de vidéos montrant des téléphones coûteux, des vêtements de luxe, ou des gestes exagérément théâtraux (rire forcé, pose arrogante), renforçant la performativité par la multimodalité.

Extrait 2 – Commentaire Facebook, mars 2024

“Wallahi yau na baza capacity, sai suka fara gaishe ni.” (“Je jure qu'aujourd'hui j'ai montré ce que j'ai, si bien qu'ils ont commencé à me

saluer.”) Ce témoignage en ligne illustre la logique de reconnaissance sociale immédiate liée à la mise en scène du pouvoir. L’expression devient ainsi un rituel de visibilité, où chaque mise en ligne est une tentative de rééquilibrer les rapports de statut.

Kare mutunci : détournement d’un principe moral

À l’origine, *kare mutunci* renvoie à des valeurs fondamentales du système éthique hausa : respect, retenue, pudeur (*kunya*), autorité familiale. Dans le discours de rue numérique, cette expression connaît un glissement sémantique et pragmatique : elle devient un alibi pour des actes de transgression.

Extrait 3 – Vidéo Instagram, février 2024

“Na mari shi saboda ya ci mutunci na. Dole na kare mutunci na.” (“Je l’ai giflé parce qu’il a porté atteinte à mon honneur. J’étais obligé de défendre ma dignité.”) Ce type de formulation transforme une action violente en geste moralement justifiable, grâce au pouvoir du mot. La force du langage ici est double : il requalifie un acte et le légitime publiquement. Cette stratégie discursive rejoint la notion de polyphonie interprétative, qui désigne la coexistence de plusieurs voix et significations dans un discours (Bakhtine, 1984). Ce concept met en lumière le fait qu’un même énoncé peut être interprété de manière différente en fonction de divers facteurs, tels que le contexte, l’intonation et l’identité du locuteur. *kare mutunci* peut être donc reçu soit comme une revendication de dignité, soit comme une menace implicite.

Extrait 4 – Commentaire TikTok, avril 2024

“*Ni bana wasa da kare mutunci na. Ko da yausha zan tsaya tsayin daka.*” (“*Je ne plaisante pas avec mon honneur. Je me tiendrai toujours fermement.*”) Le vocabulaire guerrier (*tsaya tsayin daka* = tenir tête) accentue la dimension combative de l’expression. On passe d’un principe de retenue à une logique de confrontation, où l’honneur se défend non par la discrétion, mais par l’affirmation virile et visible de soi.

Virilité et ritualisation numérique

Ce qui renforce la puissance de ces slogans, c’est leur répétition et mise en scène collective sur les réseaux sociaux. Chaque reprise, commentaire ou partage contribue à ritualiser leur emploi et à les naturaliser comme normes. On assiste à une forme de « scripting social » : les jeunes adoptent des postures, des formules et des codes qui imposent une conduite attendue dans les espaces numériques. Ce processus de ritualisation crée ce qu’Androutsopoulos (2014) appelle une “authentification discursive”, c’est-à-dire qu’elle implique plus que le choix des mots : il s’agit de maîtriser les codes culturels et les comportements associés. En utilisant des termes avec les gestes et l’intonation appropriés, le locuteur affirme son appartenance à un groupe respecté. Le simple fait d’utiliser *baza capacity* ou *kare mutunci* dans une vidéo, avec les bons gestes ou intonations, confère au locuteur crédibilité, autorité et appartenance à un groupe respecté. Ces extraits et pratiques discursives confirment que dans le contexte hausa urbain, le langage n’est plus seulement un outil de communication, mais un instrument de transformation sociale, qui redéfinit les frontières entre

honneur et ostentation, respectabilité et provocation. Il convient maintenant d'examiner les implications sociales et morales de cette nouvelle économie langagière.

Recomposition identitaire et quête de reconnaissance dans le discours hausa numérique

Dans un contexte marqué par la pauvreté urbaine, le chômage de masse et l'effritement des structures traditionnelles d'encadrement moral, de nombreux jeunes hausa vivant en zones urbaines se trouvent confrontés à une crise de légitimité sociale. Ne pouvant accéder aux formes classiques de reconnaissance (emploi, mariage, statut religieux ou communautaire), ils investissent de plus en plus les espaces numériques comme lieux de construction identitaire et d'affirmation de soi.

Langage comme substitut de statut

Dans cet environnement, le discours devient un instrument de distinction. La capacité à manipuler certains slogans viraux comme *baza capacity* et *kare mutunci* fonctionne comme un marqueur de compétence sociale : celui qui parle bien, qui « buzze », qui attire les vues, acquiert un capital symbolique valorisé par ses pairs. La figure de l'«homme de capacité» (mutum mai capacity) supplante désormais celle de l'«homme raisonnable» (mutum mai hankali). Ce changement est signe d'un glissement axiologique où la visibilité remplace la respectabilité comme fondement de l'identité masculine. Ce renversement valorise l'audace, l'humour, l'insolence contrôlée, et les codes du succès instantané, au détriment des qualités jadis associées à la maturité (retenue,

loyauté, modestie). En ce sens, ces discours révèlent une tentative de réécriture des modèles identitaires traditionnels par une jeunesse déclassée mais hyperconnectée.

2. Une masculinité en reconstruction

Les expressions analysées participent aussi à une reconfiguration des normes de la masculinité hausa. Le bon musulman discret et modeste, modèle historique, est mis en concurrence avec un nouveau type de figure masculine : expressive, provocante, assertive, souvent verbalement agressive. Dans les vidéos TikTok d'Abdul Turaki, par exemple, on observe une mise en scène du corps masculin comme surface d'autorité : gestes amples, regards frontaux, intonations dominantes. Le mot devient ici prolongement du corps, et le discours une arme symbolique de confrontation dans un environnement compétitif. L'expression *kare mutunci*, dans ce contexte, cesse d'être une simple revendication morale : elle devient un outil de protection de la masculinité menacée, un acte verbal d'auto-défense face à l'humiliation sociale.

L'influence des réseaux sociaux sur la fabrique identitaire

Les plateformes numériques offrent aux jeunes un théâtre d'auto-représentation, où ils peuvent tester des formes alternatives de soi, au-delà des contraintes religieuses ou familiales. Le langage y joue un rôle central, car il permet de coder une appartenance, d'affirmer une identité urbaine, et de résister à l'effacement social. Comme le note Blommaert (2005), les discours viraux ne sont jamais neutres : ils rendent visibles des tensions sociales et offrent des répertoires symboliques pour y répondre. Les expressions comme *baza capacity*

ou *kare mutunci* servent ainsi d'outils de recomposition identitaire dans un espace de fragilité, mais aussi de créativité. Ces processus de recomposition montrent que les discours numériques hausa ne se limitent pas à des effets de langage superficiels. Ils participent à une redéfinition profonde de l'identité sociale, des rapports de genre, et des critères de reconnaissance dans les milieux urbains précarisés. Il est donc pertinent de les replacer dans une perspective comparative plus large, en observant si des phénomènes analogues apparaissent dans d'autres contextes africains.

Implications éducatives, morales et sociales du discours numérique en langue hausa

Les transformations observées dans le langage juvénile hausa, notamment à travers des slogans comme *baza capacity* et *kare mutunci*, ne relèvent pas uniquement de la créativité linguistique ou de l'évolution naturelle des pratiques discursives. Elles signalent une reconfiguration plus profonde des repères sociaux, moraux et éducatifs, dans un contexte de fragilisation des structures de socialisation traditionnelles.

Une parole qui échappe aux médiations classiques

Dans les sociétés hausa, la transmission des normes morales était historiquement assurée par des canaux bien identifiés : la famille élargie, l'école islamique (madrasa), les cercles religieux, et les structures communautaires. Aujourd'hui, la parole performative véhiculée par les réseaux sociaux circule désormais sans filtre, échappant à ces médiations. Les jeunes ne reçoivent plus uniquement la parole des anciens, mais celle de leurs pairs — influenceurs,

tiktokers, chanteurs — dont la légitimité repose non sur le savoir ou la vertu, mais sur la viralité et l'impact. Cela crée une nouvelle autorité discursive, qui concurrence les formes traditionnelles d'encadrement. Comme le souligne Oloruntoba-Oju (2020), les “langues de jeunes” africaines forment aujourd'hui un espace autonome de socialisation, qui échappe aux institutions éducatives classiques.

Une normalisation des conduites transgressives

Le phénomène le plus préoccupant mis en lumière par cette étude est sans doute la banalisation linguistique de comportements autrefois jugés déviants : ostentation provocatrice, violence symbolique, rejet de la discrétion morale. Le glissement sémantique de *kare mutunci*, de valeur morale à justification d'actes agressifs, illustre la manière dont le langage produit de nouvelles normes sociales, souvent en contradiction avec les principes communautaires. Ce fait appelle à une réflexion pédagogique : comment enseigner l'esprit critique face aux discours numériques ? Comment amener les jeunes à distinguer entre l'usage créatif du langage et sa récupération pour légitimer des pratiques nuisibles ?

Le défi éducatif : reterritorialiser la parole

L'un des défis majeurs pour les éducateurs, enseignants, parents et leaders religieux est de reprendre le dialogue sur la parole elle-même, non pas pour censurer, mais pour réintroduire une éthique de la parole. Cela passe par des programmes d'éducation à l'utilisation des médias, de sensibilisation linguistique, et par une valorisation des discours alternatifs : ceux par lesquels

l'individu protège son honneur sans humilier l'autre, ceux qui expriment la dignité sans ostentation. Des initiatives locales, comme certaines vidéos éducatives hausa sur YouTube ou des podcasts d'influenceurs « positifs », montrent qu'il est possible de mobiliser les mêmes codes pour promouvoir des messages de respect, de solidarité et de lucidité sociale.

Vers une éthique de la performativité langagière ?

Il ne s'agit pas de diaboliser les nouvelles formes de parole numérique, mais de comprendre leur puissance et d'en discuter collectivement les usages. Une "éthique de la performativité" pourrait consister à interroger le sens et l'effet de ses propres mots, surtout lorsqu'ils sont destinés à une audience. Cette responsabilité discursive est un enjeu citoyen : dans une société où l'économie est fragile, où les institutions sont contestées, et où La jeunesse est de plus en plus tentée par le désir de faire succès rapide par la surmédiation rendue possible par l'utilisation abusive des réseaux sociaux, le mot — s'il est irresponsable — peut devenir un vecteur de violence symbolique ou réelle.mettre en caractères normaux. L'appropriation discursive de slogans tels que *baza capacity* ou *kare mutunci* révèle donc un double mouvement : une libération expressive et identitaire d'un côté, et un effacement progressif des garde-fous moraux de l'autre. Cette ambivalence appelle à une vigilance critique sur les usages du langage dans les espaces numériques, en particulier parmi une jeunesse en quête de modèles et de célébrité.

Conclusion

Cette étude a mis en lumière la portée sociolinguistique et performative des expressions *baza capacity* et *kare mutunci*, popularisées par Abdul Turaki dans le paysage numérique de la langue hausa utilisée en zone urbaine. Ces slogans ne sont pas de simples effets de langage ou des modes éphémères, mais de véritables actes de langage à dimension normative, capables d'orienter les comportements, de produire du sens, et de redéfinir les frontières entre le permis et l'interdit. Dans un contexte marqué par l'instabilité économique, la compétition sociale et l'effritement des modèles traditionnels, ces discours offrent à une jeunesse marginalisée un espace alternatif d'affirmation de soi. La parole y devient outil de distinction, instrument de visibilité, voire arme symbolique dans la lutte pour le statut. L'analyse a montré que ces expressions fonctionnent comme des rituels discursifs, mobilisant la performativité du langage pour légitimer des conduites transgressives. Ce phénomène s'accroît avec la viralité numérique, qui confère à ces mots un pouvoir structurant dans les interactions sociales. Plus encore, le langage étudié participe à une recomposition axiologique profonde : l'ostentation y remplace la discrétion, la démonstration de puissance prime sur la moralité, et la rhétorique de l'honneur devient justification de la confrontation. Ce renversement des valeurs produit une hiérarchie sociale fondée non sur l'intégrité ou la vertu, mais sur la maîtrise des codes discursifs viraux.

Bien que ce phénomène trouve des échos dans d'autres espaces africains marqués par des langues juvéniles (nouchi, camfranglais, pidgin), ce travail s'est concentré sur la spécificité du discours urbain en langue hausa. Il révèle un

besoin urgent de reconnaissance symbolique, mais aussi une crise des mécanismes traditionnels de régulation des normes sociales. Dès lors, la question de l'éducative devient centrale : comment accompagner cette mutation discursive sans la réprimer ? Comment valoriser la créativité linguistique tout en réintroduisant une éthique de la parole ? Il ne s'agit pas de condamner, mais de comprendre, d'analyser, et de proposer des alternatives.

Bibliographie

- Androutsopoulos, J. (2014). Languageing when contexts collapse: Audience design in social networking. *Discourse, Context & Media*, 4–5, 62–73. <https://doi.org/10.1016/j.dcm.2014.08.006>
- Austin, J. L. (1962). *How to Do Things with Words*. Oxford University Press.
- Bakhtine, M. (1984). *Esthétique de la création verbale* (T. Todorov, Éd.; A. Robel, Trad.). Gallimard.
- Blommaert, J. (2005). *Discourse: A Critical Introduction*. Cambridge University Press.
- Bourdieu, P. (1991). *Language and Symbolic Power* (J. B. Thompson, Éd.; G. Raymond & M. Adamson, Trad.). Harvard University Press.
- Chukwu, A. (2023). Slang and morality: The linguistic negotiation of identity in Nigerian social media spaces. *Nigerian Journal of Language Studies*, 15(1), 89–104.

- de Féral, C. (2011). Langages urbains en Afrique : Entre invention linguistique et revendication identitaire. *Cahiers de sociolinguistique*, 17(1), 101–118.
- Hurst-Harosh, E., & Nassenstein, N. (2022). *Youth Language Practices in Africa and Beyond*. De Gruyter Mouton.
- Ibrahim, O. (2024). The impact of digital slang on youth attitudes and morality in Northern Nigeria. *Journal of African Sociolinguistics*, 12(1), 33–51.
- Kiessling, R., & Mous, M. (2004). Urban youth languages in Africa. *Anthropological Linguistics*, 46(3), 303–334.
- Kube-Barth, J., & Kouadio, D. (2019). Langues de jeunes et expressions identitaires en Côte d’Ivoire : le cas du nouchi. *Revue Ivoirienne des Sciences du Langage*, 15, 22–39.
- Nassenstein, N., & Hollington, A. (2015). Youth language practices in Africa and beyond: Sociolinguistic perspectives. *Mouton de Gruyter*.
- Ngalasso-Mwatha, M. (2012). *Le camfranglais et la dynamique des langues au Cameroun*. L’Harmattan.
- Oloruntoba-Oju, T. (2020). Contestant hybridities: African urban youth language in Nigerian music and social media. *Research in African Languages and Linguistics*, 29(2), 201–222.